



HAL
open science

Compte rendu de: Vesperini, P., La "Philosophia" et ses pratiques d'Ennius à Cicéron, Ecole Française de Rome, 2012

Julie Giovacchini

► **To cite this version:**

Julie Giovacchini. Compte rendu de: Vesperini, P., La "Philosophia" et ses pratiques d'Ennius à Cicéron, Ecole Française de Rome, 2012. *Revue des études anciennes*, 2015. halshs-01653941

HAL Id: halshs-01653941

<https://shs.hal.science/halshs-01653941>

Submitted on 2 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte-rendu de : Vesperini, P., *La "Philosophia" et ses pratiques d'Ennius à Cicéron*, Ecole Française de Rome, 2012, paru dans : *Revue des études anciennes*, 117/2, 2015, p. 747-751

(Version soumise à l'éditeur).

P. Vesperini nous propose, avec la version publiée de sa thèse de doctorat, un ouvrage audacieux et d'une très grande ambition. Il s'agit rien moins que de poser à nouveaux frais la question hautement débattue de la nature de la philosophie comme discipline dans tous les sens du terme (savoir mais aussi façon d'être et d'agir), et de questionner ce qui s'est imposé aujourd'hui comme une forme d'évidence historiographique : l'idée que cette discipline est née, quelque part aux alentours du 6^e siècle avant J-C, en Grèce, et qu'elle puise son origine dans l'émergence d'une nouvelle façon, rationnelle et non religieuse, d'interroger la nature.

Une telle entreprise implique une certaine forme de courage intellectuel, nécessaire pour s'affranchir de tutelles historiographiques et de traditions qu'on peut parfois effectivement considérer comme pesantes ; mais elle implique également pour son auteur de s'inscrire à son tour dans une lignée, celle des penseurs hétérodoxes et iconoclastes qui rudoient la tradition savante pour mieux la refonder. C'est en ce sens que défilent sous la plume de P. Vesperini une galerie de figures savantes et inspirées – et très explicitement inspiratrices – dont les intuitions ou les thèses accompagnent la lecture.

L'auteur reconnaît ainsi sa dette envers les thèses de P. Hadot, même s'il revendique aussi son désaccord profond sur la question de la définition ultime de la *philosophia* comme mode de vie. La démarche de P. Vesperini doit également beaucoup à J-P Vernant, un des pères de l'anthropologie antique à la française, mais également à M. Foucault et P. Bourdieu, auquel il emprunte son approche pragmatique de l'histoire de la philosophie, qu'il souhaite privilégier par rapport à un approche dite « scholastique », afin de réintégrer les auteurs et leurs productions dans le contexte historique et sociologique dans lequel ils se meuvent.

Le cahier des charges de la démarche qui se dessine alors peut être ainsi défini : 1) une connaissance de la réalité sociale en terme de « champs d'activités » avec un repérage fin des positions respectives des protagonistes et des enjeux de pouvoirs et des rapports de force qui les lient ou les opposent ; 2) une connaissance des représentations qui modèlent l'imaginaire de ces protagonistes – en l'occurrence, ce que l'auteur nomme la « Grèce imaginaire des Romains », le rêve grec qui d'une part, permet aux romains de construire par opposition et distinction leur identité propre, d'autre part, modèle l'espace mental de la pratique de la *philosophia* associée au temps de l'*otium*, moment de l'existence à la fois profondément romain et imprégné de réalités (pratiques, références, représentations) grecques ; ce qui permet à l'auteur de soutenir que « les pratiques romaines de la *philosophia* ne reproduis[ent] pas les pratiques grecques, mais [sont] des inventions romaines de réalités « grecques »... » p. 20

P. Vesperini nous présente en introduction sa méthode, explicitement « empirique » : « Au lieu de partir d'une catégorie dont il s'agirait de faire l'histoire, nous étudions les représentations véhiculées par deux termes, l'un grec, l'autre latin, et les pratiques qui leur étaient associées. » p. 6. Il s'agit de relever les « cas », toujours singuliers, où apparaissent les termes *philosophia* ou *philosophos* dans le contexte romain, et de les appréhender comme désignant autant de pratiques significatives, révélatrices d'une appropriation spécifique de la *philosophia* grecque par la romanité.

En évitant à la fois l'écueil de la synthèse impossible entre un éventail de « pratiques » qui n'ont que le nom *philosophia* en commun, et celui de la rhapsodie pure, l'ouvrage soulève un véritable enjeu historiographique et épistémologique qui donne un certain relief et un intérêt heuristique à la démarche.

Le cas grec est (brièvement, peut-être trop) traité dans l'introduction sous la forme d'une critique de la lecture traditionnelle, considérée par l'auteur comme quasi unanimement rationaliste, de la pensée grecque, à laquelle il oppose une définition de l'école philosophique comme d'une association organisée en vue de la vie commune de ses membres : « ce qui constitue une école philosophique,

c'est d'abord le fait de vivre ensemble ». p. 12 C'est une approche relativement originale, qui conduit éventuellement à étouffer un peu la *philosophia* sous le *philosophos* : pratiquer la *philosophia* dans le cadre d'une école, est-ce strictement la même chose que d'être *philosophos* ? Ne peut-on être *philosophos* en dehors du groupe constitué par l'école ? Cette question aurait sans doute mérité d'être soulevée. Mais elle ne se pose en vérité que dans un contexte grec, alors même que le propos de l'auteur est circonscrit au cadre romain.

Venons-en donc à Rome. Le point de départ de la recherche est fixé dès la fin de l'introduction : ils s'agit, à partir de trois moments historiques que P. Vesperini décrit comme « fondateurs », de reconstituer les sources des pratiques variées de la *philosophia* à partir de la seconde moitié du 2^e s. av JC. Ces pratiques vont s'incarner ensuite dans les figures de différents *philosophi* dont l'auteur étudie la présence et l'éventuelle influence auprès de différents notables romains, ces fréquentations débouchant assez naturellement sur la production d'écrits adressés à ces mêmes cercles de notables.

Le premier de ces moments fondateurs est identifié à la rédaction par Ennius des *Annales* ; l'étude des allusions à la figure pythagoricienne dans ce texte est mise en relation avec la figure de M. Fulvius Nobilior, le protecteur d'Ennius, mécène mais aussi probable évergète du temple des muses, qui sans doute sous son influence est orné de « pythagorea » semblables à ceux des *Annales* ; cette instrumentalisation de l'héritage grec permettrait à Fulvius, à la fois de remplir l'exigence romaine du culte de l'identité familiale et d'orner splendidement cette identité, faisant ainsi prospérer son nom et donc son influence dans la politique romaine.

Le second moment est l'épisode de l'autodafé par le Sénat de livres de philosophie pythagoricienne retrouvés selon la légende dans un coffre contenant le corps de l'ancien roi Numa Pompilius, auteur présumé des ouvrages en question. L'auteur interprète ce qui apparaît, après étude des sources et comparaison avec d'autres récits de découvertes de livres magiques ou ésotériques, comme une mise en scène publique dont le but initial demeure mystérieux, dans le sens de l'émergence d'une *philosophia* distincte de la précédente, non plus rattachée à l'enseignement d'une école, mais à « la maîtrise d'une *sophia* initiatique et divinatoire » p. 132 qui demeurerait une dimension réelle mais insuffisamment traitée de l'histoire de la philosophie antique (on regrette d'ailleurs que sur ce point la bibliographie de l'auteur ne mentionne pas ou très imparfaitement la longue tradition d'étude du Platon ésotérique, notamment l'ouvrage réédité en 2008 de Marie-Dominique Richard, *L'enseignement oral de Platon*, qui aurait pu fournir des éléments critiques intéressants).

C'est cette *sophia* initiatique qui aurait été rejetée par le Sénat romain, au même titre que certains cultes à mystère considérés comme nuisibles à la Cité.

Le troisième moment est celui de l'ambassade des philosophes athéniens à Rome en 155 av JC. Cet épisode permet de construire dans l'imaginaire romain l'image de philosophes virtuoses de l'art oratoire et de la persuasion, ce qui institue durablement à Rome un « usage oratoire » de la philosophie et une sensibilité particulière au style propre de chaque école ; le renvoi de l'ambassade par Caton, malgré son succès objectif, manifeste le risque perçu par les protecteurs des valeurs romaines de voir prévaloir la séduction des écoles philosophiques, qui de fait ne s'établiront jamais comme telles sur le territoire même de Rome.

L'auteur introduit alors ceux qu'ils nomme les « *philosophi* » domestiques, à savoir les trois figures majeures de Blossius de Cumes, maître de vertu qui entraîne Tiberius Gracchus à la *constantia* oratoire, Panétius, philosophe polymorphe proche des Scipions, servant à la fois *l'otium* par ses fonctions encyclopédiques et esthétiques, et les moeurs par sa stature de modèle éthique, et les philosophes épicuriens protégés et exhibés comme autant de manifestations ostentatoires de grécité par les nobles romains qui les entretenaient.

La dernière partie de l'ouvrage s'intéresse aux deux fondateurs principaux de la littérature romaine philosophique, à savoir Lucrèce et Cicéron ; le premier produit, à la manière d'Ennius avec les *Annales*, un texte philosophique digne d'être admiré, véritable *monumentum* susceptible de contribuer à la gloire de son auteur mais surtout de son dédicataire – ce qui permet à P. Vesperini de placer la question de la littérature philosophique latine sous le double spectre herméneutique de la

sociologie (étude du système du clientélisme) et esthétique. La rédaction du *De Rerum Natura* est considérée comme une activité d'évergétisme de la part de Memmius, qui souhaiterait associer son nom à une réalisation flamboyante et bénéficier du prestige culturel lié au nom d'un philosophe grec connu et apprécié comme Épicure.

Le second, Cicéron, est l'occasion pour P. Vesperini d'annoncer un « changement de paradigme » p. 379 : présenté comme « un homme politique qui [...] a voulu associer son nom à la *philosophia* » p. 490, il se livre tout au long de son existence à une double entreprise : d'une part, transmettre la *philosophia* en langue latine, et par là, faire de la fréquentation et de l'écriture même de la *philosophia* un mode du philosophe – inaugurant ainsi la conception moderne de la philosophie comme étude et production de textes soignés ; d'autre part, mettre son statut de *philosophos* au service d'une stratégie politique complexe, qui passe par un rehaussement de son prestige personnel mais aussi par une redéfinition de l'activité politique comme exercice de conviction et d'éducation. C'est ainsi Cicéron qui serait l'inventeur véritable de la définition de la philosophie comme *ars vitae*, mode de vie auquel on accède par l'intermédiaire du maître, qui est à la fois maître de savoir et maître de vertu.

L'ouvrage de P. Vesperini est riche et foisonnant, et a le mérite de ne jamais perdre de vue sa ligne directrice. De ce fait, il brasse une matière tellement vaste qu'il est en quelque sorte condamné à survoler son corpus. Une certaine frustration naît de ce survol, et l'on regrette la brièveté de certaines analyses ou leur aspect parfois morcelé – les *Annales* d'Ennius, le *De Rerum Natura* de Lucrèce manquant par exemple d'une approche un peu plus systématique.

On regrette parfois également que l'approche très volontariste de P. Vesperini et les lectures qu'elle entraîne ne soient pas davantage mises en perspective et confrontées plus directement aux interprétations traditionnelles. Il est tout de même difficile de laisser complètement de côté l'ambition pédagogique du *De Rerum Natura* et de n'y voir qu'une « épopée sapientielle, qui n'a pas pour but d'enseigner l'épicurisme mais de faire briller (*ornare, illustrare*) certaines opinions d'Épicure en les combinant à d'autres *ornamenta* hétérogènes, venus d'autres genres de lettres (*genera litterarum*) grecques. » p. 509 Sur ce point précis, il aurait sans doute été intéressant que l'auteur oppose plus directement, voire terme à terme, ses thèses à celles qu'il critique implicitement mais qui ont tout de même pour elles certains arguments textuels et historiques... Ainsi, sans aller jusqu'à soutenir avec D. Sedley l'hypothèse d'un fondamentalisme fanatique de Lucrèce, il est délicat d'ignorer absolument la tradition textuelle probable du *De Rerum Natura*, telle que D. Sedley l'expose dans *Lucretius and the transformation of Greek wisdom*, qui propose de façon assez rigoureuse d'identifier le Grand Abrégé de Physique d'Épicure comme un modèle très probable pour le texte de Lucrèce – ce qui expliquerait d'ailleurs assez bien pourquoi Lucrèce néglige d'aborder certains thèmes comme l'abstentionnisme politique ou le plaisir comme Souverain Bien, qui de fait ne sont pas des questions de physique. Plus généralement, on regrette que la question essentielle de la traduction latine des textes philosophiques grecs reste pour l'essentiel expliquée en termes strictement sociologiques ou esthétiques, sans que la dimension philologique de la question soit véritablement prise en compte. L'auteur avait pourtant là une occasion magnifique d'aborder, à nouveaux frais, un problème essentiel et passionnant : celui du rapport, forcé, que nous avons aux textes grecs par le prisme des textes romains qui les reproduisent, les imitent ou les glosent. Ce qui aurait pu le conduire à questionner la notion même de source, et donc, par exemple, à se demander s'il est bien possible d'envisager Lucrèce le latin et Philodème le grec comme producteurs de textes de même nature et de même « rang » doctrinal, au-delà de leur parenté sociologique de clients.

Par ailleurs, quelques approximations dans l'exposé des doctrines envisagées sont à déplorer. Dans un tel foisonnement érudit, et dans un ouvrage qui ne prétend pas être un ouvrage d'histoire de la philosophie, il s'agit bien entendu de défauts mineurs. Mais il est par exemple un peu difficile de soutenir, en puisant uniquement dans des sources contestables sur ce point, que le Jardin était un lieu de promiscuité érotique ; la question de savoir si Léontion et d'autres femmes citées comme membres du Jardin étaient des courtisanes, et si elles furent partagées sexuellement par Épicure et Métrodore est, au mieux, tout à fait impossible à trancher – au pire, elle reflète un aspect de la

légende sombre de l'épicurisme, relayée par les amateurs d'histoires salées qui ne purent dès l'Antiquité envisager que des femmes présentes dans un cercle philosophique aient pu l'être pour une raison autre que la consommation sexuelle. En ce qui concerne Cicéron, l'auteur ne semble pas envisager véritablement l'hypothèse qu'il ait pu être intellectuellement séduit par le scepticisme académique ; si les raisons pragmatiques envisagées pour expliquer les formes particulières de son activité savante sont tout à fait intéressantes et justes, elles ne suffisent pas pour autant à évacuer absolument toute proximité théorique réelle entre Cicéron et la Nouvelle Académie ; Cicéron n'adopte pas le probabilisme académique uniquement pour se donner une posture de sage au-dessus de la mêlée, mais on peut raisonnablement suspecter qu'il le considère aussi comme la position philosophique la plus satisfaisante rationnellement. Sur ce point précis, et sur la notion même de probabilisme, fort complexe, il manque sans doute un développement un peu plus approfondi sur le contenu logique et épistémologique précis des hypothèses et des arguments académiques. P. Vesperini, qui a visiblement tiré un grand profit des travaux incontournables et essentiels de C. Lévy sur cette question, pourrait sans doute les exploiter également dans cette direction, ainsi que ceux de H. Tarrant, J. Annas ou G. Striker pour ne citer qu'eux. Plus largement, si nous partageons bien avec l'auteur le constat, évident, qu'il est tout à fait illusoire d'envisager l'histoire des thèses philosophiques comme un continuum strict et sans accident entre la Grèce et Rome, s'il est évident que la circulation des idées et le passage des notions d'une culture à l'autre, d'une langue à l'autre modèlent ces mêmes notions et les transforment profondément, il nous semble pour autant tout aussi illusoire de supposer une solution de continuité à ce point sévère entre ces deux mondes qu'elle interdise de postuler que demeure un substrat conceptuel susceptible, d'un siècle à l'autre et d'une langue à l'autre, d'emporter l'adhésion chez un Cicéron ou un Lucrèce, et qu'elle rende superflu pour l'historien la connaissance théorique fine de ce même substrat.

Pour finir, s'il est vrai que la *philosophia* au sens antique, grec comme latin, est une notion mouvante et hautement polysémique, elle l'est tout autant dans son état moderne. Ainsi l'idée exprimée p. 5 que « la mode prévalant actuellement dans les départements de « philosophie », cherche plutôt à mettre en évidence des réflexions sur le langage ou la connaissance » chez Cicéron, est tout à fait contestable. De fait, si tant est que ce soit la « mode » qui dicte les programmes de recherche en philosophie contemporaine, la tendance actuelle est plutôt à l'éthique, à la philosophie du vivant et aux neurosciences. Il est ainsi dommage de rejeter sur le concept moderne les mêmes préjugés que ceux que l'on exclut avec raison du concept antique, surtout lorsque l'on souhaite promouvoir, avec un enthousiasme et une vigueur dignes des plus grands éloges, une démarche historique libérée des a priori et des camisoles imposées par la critique traditionnelle.

Julie Giovacchini

CNRS Centre Jean Pépin – ENS / PSL